

LA RUPTURE AVEC SARTRE

Dans ce qui est sans doute son essai le plus important, Albert Camus cherche à « comprendre son temps », qui est « le temps des meurtriers », pour pouvoir, ainsi qu'il l'écrit, s'y conduire. Composé d'une introduction et de cinq parties – *L'Homme révolté*, *La Révolte métaphysique*, *La Révolte historique*, *Révolte et art*, *La Pensée de midi* –, cet ouvrage donna lieu dès sa parution à une violente polémique qui contribua à sa notoriété. Camus osait appeler un chat un chat, et un camp de concentration un camp de concentration, qu'il fut nazi ou communiste. Féroce, la première salve fut tirée par Francis Jeanson, dans la revue *Les Temps modernes* alors dirigée par Jean-Paul Sartre. Exaspéré, Camus répondit par une lettre adressée au directeur des *Temps modernes*. S'estimant mis en cause, Sartre décida de répondre à son « cher Camus ». Jeanson fit de même. Ils reprochent tous deux à Camus, outre son incompetence philosophique, de vouloir désertier l'histoire, de rendre la révolution impossible. Au contraire, d'autres critiques, parmi lesquels Paul Ricœur et Georges Bataille, tentèrent de comprendre la démarche de Camus visant à démystifier la révolution russe et l'idéologie communiste. Nous présentons ici trois extraits des textes de Francis Jeanson, Albert Camus et Jean-Paul Sartre.

Albert Camus ou l'âme révoltée

Par Francis Jeanson

FRANCIS JEANSON (1922-2009) Philosophe, engagé dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, il fut également éditeur et gérant de la revue *Les Temps modernes*. Parmi ses nombreux ouvrages, plusieurs traitent de la psychiatrie (*Éloge de la psychiatrie*, *La Psychiatrie au tournant*).



Le cas de *L'Homme révolté* est sans doute assez unique. Traitant des questions les plus brûlantes de l'époque, – celles-là même sur lesquelles dans le monde entier les hommes se divisent et par endroits déjà s'entre-tuent, – cet ouvrage a d'emblée obtenu l'adhésion des pensées les plus diverses. « *Un livre aussi important* », « *un livre capital* », « *un des grands livres de ces années-ci, un de ces livres qui en ce milieu du siècle...* », « *un tournant de la pensée occidentale* », « *une œuvre si noble et si humaine que l'on y verra une sorte d'imitation de l'homme* », « *aucune œuvre de cette valeur n'a paru en France depuis la guerre* », –

telles sont les appréciations qu'on retrouve chez tous, à quelques nuances près, depuis M. Émile Henriot du *Monde* jusqu'à Jean Lacroix du *Monde* (... et d'ailleurs), depuis Claude Bourdet (*L'Observateur*) jusqu'à M. Henri Petit (*Le Parisien libéré*), en passant par M. Marcel Moré, dans *Dieu vivant*. Même si l'on convient de ne point tenir pour décisive la tornade d'enthousiasme qui s'est abattue, vers la droite, sur quelques hauts lieux de la France éternelle, – à la place de Camus, il me semble, malgré tout, que je m'inquiéteraient... On m'assure d'ailleurs qu'il n'y manque point. Mais s'il est vrai que de toute manière il n'appartient à personne de se mettre à sa place, du moins peut-on s'efforcer



de comprendre par quelle singulière vertu son livre a pu fournir à tant d'esprits si différents l'occasion de se réjouir si haut, – pour des raisons qu'on imagine (et qui sont en effet) assez mal conciliables. Quelle est donc cette « bonne nouvelle » que tous saluent avec tant d'allégresse? De quelles promesses ce message est-il porteur pour que chacun puisse y trouver, à l'exclusion de toute autre, celle qu'il attendait?

Camus aurait-il découvert le secret ressort de toute exigence, la commune source des revendications humaines les plus apparemment divergentes? Ou bien cette satisfaction générale s'expliquerait-elle par une certaine inconsistance de sa pensée, qui la rendrait indéfiniment plastique et malléable, apte à recevoir maintes formes diverses? Ou bien encore devra-t-on supposer que les hommes d'aujourd'hui, impuissants à faire pénétrer dans ce monde leurs solutions idéologiques, hypnotisés par la montée autour d'eux des solutions extrêmes, gagnés par le découragement, glissent tous ensemble – révolutionnaires ou non – au creux d'un humanisme vague, juste relevé de ce qu'il faut d'anarchisme pour exprimer leur protestation générale contre tout ce qui se fait, au nom de tout ce qu'ils pensent qu'il serait préférable de faire?... [...]

L'espoir de Camus serait-il vraiment de supprimer le « cours du monde » par le refus de toute entreprise dans le monde? Il reproche aux staliniens (mais aussi à l'existentialisme...) d'être totalement prisonniers de l'histoire : mais ils ne le sont pas plus que lui, ils le sont seulement *d'une autre manière*. Et l'on ne peut sans contradiction considérer leur comportement historique comme privé de tout principe transcendant à l'histoire, – quand par ailleurs on leur a fait grief de privilégier, chez Marx, le « prophétisme » de sa pensée aux dépens de son aspect critique : pour pouvoir projeter cette « synthèse » ulti-

me que doit être la société sans classes, il faut bien qu'ils soient *à la fois*, par rapport à l'histoire, « en » elle et « en dehors » d'elle. *Comme tout le monde*, à vrai dire, – bien que la possibilité de concrétiser ce dépassement de l'histoire, et de lui faire produire des effets dans le monde, varie suivant les contours objectifs de chaque situation particulière... Il reste, bien sûr, qu'à partir de n'importe quelle situation, et les supposât-on presque fictifs, certains projets visent expressément un avenir *historique* cependant que d'autres se contentent d'un avenir *individuel*. Mais alors c'est

L'espoir de Camus serait-il vraiment de supprimer le « cours du monde » par le refus de toute entreprise dans le monde?

de deux choses l'une : ou bien Camus préconise un type de projet strictement individualiste, ou bien il lui faut reconnaître qu'il se trouve exactement dans le cas du révolutionnaire, même stalinien, et que la seule différence entre eux porte sur la définition de l'avenir qu'ils projettent et sur les moyens qu'ils croient pouvoir mettre en jeu pour le réaliser. Ici doivent intervenir des critères qui ne sauraient être objectifs : chacun se donne les siens, – et si même il les reçoit d'autrui, ou de la tradition, il faut bien qu'à son tour il les choisisse et leur donne valeur. Cessera-t-il, pour faire ce choix, d'être une conscience historiquement située? Si d'une certaine manière nous sommes en dehors de l'histoire, c'est qu'en même temps que nous sommes en elle, elle n'est que par nous. Le « cours du monde » est à la fois notre prison et notre œuvre : ainsi n'est-il jamais, pleinement, ni l'une ni l'autre. C'est nous qui lui assurons une relative consistance en dépassant chacun de ses événements vers une signification d'ensemble, qui est à la



DÉBATS AUTOUR DE « L'HOMME RÉVOLTÉ »

fois postulation d'un certain futur et dévoilement d'un certain passé et d'un certain présent. L'histoire nous prend, mais nous la comprenons; nous ne cessons de la faire, mais elle nous fait, aussi, – et le risque est sérieux, pour nous, d'être par elle assez souvent « refaits ». Or il est vrai que Camus, justement, tend à nous proposer de ne l'être jamais, par le moyen de ne rien entreprendre : mais ce principe négatif ne saurait fournir aucun critère pour le comportement pratique, puisqu'il

L'Homme révolté, c'est d'abord un grand livre manqué : de là, précisément, le mythe auquel il a bientôt donné lieu.

s'agit, précisément, de ne plus se comporter du tout. En fait, une telle attitude est intenable : aussi le principe doit-il bientôt admettre un contenu réel. Il cesse alors de paraître situé au-delà de l'histoire, et n'exprime plus qu'un des sens selon lesquels il faut bien qu'en fin de compte tout homme consente à vivre l'histoire. Si la révolte de Camus se veut délibérément statique, elle ne peut plus concerner que Camus lui-même. Si peu qu'elle prétende, par contre, à influencer sur le cours du monde, il lui faut entrer dans le jeu, s'insérer dans le contexte historique, y déterminer ses objectifs, y choisir ses adversaires... Mais quel est alors le principe transcendant qui ordonne à Camus de diriger sa révolte contre les révolutions, – et, pratiquement, contre elles seules ?

Maintenue vive au cœur d'un projet révolutionnaire, la révolte peut sans doute contribuer à la santé de l'entreprise, en ne cessant d'y manifester cette sorte d'exigence absolue et d'impatiente générosité (cet amour des hommes vivants, si bien dit par Camus) qui est le ressort même de son authenticité. Et l'on ne méconnaît pas que celle-ci est en

permanence exposée à de redoutables mystifications : mais la pire illusion ne serait-elle pas dans le projet d'une révolte *pure et ne reposant que sur soi* ? En prétendant modérer l'histoire, et en n'y saisissant la « démesure » que sous sa forme révolutionnaire, le révolté ne se rendra-t-il pas complice, bon gré mal gré, de cette autre frénésie, de sens inverse, dont la suppression constitue le but même et le plus véritable sens de l'entreprise révolutionnaire ? À nos regards incorrigiblement bourgeois, il est bien possible que le capitalisme offre un visage moins « convulsé » que le stalinisme : mais quel visage offre-t-il au mineur de fond, au fonctionnaire sanctionné pour faits de grève, au Malgache torturé par la police, au Vietnamien « nettoyé » au napalm, au Tunisien « ratissé » par la Légion ?

Or il est certain qu'on n'imagine pas volontiers, chez Camus, la moindre indifférence à l'égard de ces crimes constants, monstrueux, sans excuse, grâce auxquels – en attendant mieux – *notre* civilisation croit pouvoir se survivre. Et c'est bien, d'ailleurs, au moment même où on le soupçonnait de jouer à l'écrivain et de n'exprimer plus, sous de trop belles phrases, que d'assez inconsistantes pensées, – c'est alors, soudain, que vient le saisissement d'entendre, toute proche, cette voix si humaine et chargée d'un si réel tourment... Ce tourment avait, je le crains, les plus fortes chances de nous concerner tous. Pourquoi nous l'avoir rendu si parfaitement étranger, en sacrifiant sa réalité même à cette pseudo-philosophie d'une pseudo-histoire des « révolutions » ? *L'Homme révolté*, c'est d'abord un grand livre manqué : de là, précisément, le mythe auquel il a bientôt donné lieu. On implore ici Camus de ne point céder à la fascination, et de retrouver en soi cet accent personnel – par où son œuvre nous demeure, malgré tout, irremplaçable.

, *Les Temps modernes*, mai 1952

Lettre au directeur des *Temps modernes*

Par Albert Camus

Paris, le 30 juin 1952.

Monsieur le directeur,
Je prendrai prétexte de l'article que, sous un titre ironique, votre revue m'a consacré, pour soumettre à vos lecteurs quelques observations touchant la méthode intellectuelle et l'attitude dont cet article témoigne. Cette attitude, dont vous ne refuserez pas, j'en suis sûr, d'être solidaire, m'intéresse plus en effet que l'article lui-même dont la faiblesse m'a surpris. Obligé de m'y référer constamment, je ne le ferai donc qu'après avoir précisé que je ne le considère pas comme une étude, mais plutôt comme un objet d'étude, je veux dire un symptôme. Je m'excuse enfin de devoir être aussi long que vous l'avez été. J'essaierai seulement d'être plus clair.

Mon premier effort sera de montrer quelle peut être l'intention réelle de votre collaborateur lorsqu'il pratique l'omission, travestit la thèse du livre qu'il se propose de critiquer et fabrique à son auteur une imaginaire biographie. Une question qui n'est secondaire qu'en apparence peut déjà nous mettre sur la voie d'une interprétation. Elle touche au bon accueil qui aurait été fait à mon livre par la presse de droite. La chose, en soi, ne m'aurait affligé que modérément. On ne décide pas de la vérité d'une pensée selon qu'elle est à droite ou à gauche et moins encore selon ce que la droite et la gauche décident d'en faire. À ce compte, Descartes serait stalinien et Péguy bénirait M. Pinay. Si, enfin, la vérité me paraissait à droite, j'y serais. C'est dire que je ne partage pas vos inquiétudes (ni celles d'*Esprit*) à ce sujet. Mais, de plus, ces inquié-

tudes me paraissent prématurées. Quelle a été en effet l'attitude de la presse dite de droite? Pour citer une feuille qui se tient résolument au-dessous des classifications politiques, j'ai été honoré d'une ration d'injures dans *Rivaprol*. Du côté de la droite classique, *La Table ronde*, sous la signature de M. Claude Mauriac, a eu de graves réserves à faire tant sur mon livre que sur la hauteur de mon caractère (il est vrai que je n'ai jamais couvert de mon nom l'ignoble article dont vous vous souvenez et qui parut dans *Liberté de l'esprit* sous la direction du même Claude Mauriac. L'eussé-je fait par mégarde que, voyez ma superbe, je m'en serais aussitôt et publiquement excusé). *Liberté de l'esprit*, justement (mais il s'agit, il est vrai, de la droite non classique), ne m'a pas bien traité, consentant seulement, cette fois-ci, à ne pas faire allusion, pour en tirer avantage, à l'état supposé de mon système respiratoire. Ces trois exemples suffisent au moins à infirmer la thèse reprise par votre collaborateur. Il reste que mon livre a été parfois loué par les chroniqueurs littéraires des

**On ne décide pas de la vérité
d'une pensée selon qu'elle est
à droite ou à gauche et moins
encore selon ce que la droite et
la gauche décident d'en faire.**

journaux dits bourgeois. Assurément, je sens ici toute ma honte. Mais enfin les mêmes journaux ont souvent salué les livres des auteurs des *Temps modernes* sans qu'on accuse ces derniers de prendre leur petit déjeuner avec M. Villiers. Dans la société où nous vivons



DÉBATS AUTOUR DE « L'HOMME RÉVOLTÉ »

tous, et dans l'état actuel de la presse, aucune œuvre de moi ne pourra jamais obtenir l'agrément de votre collaborateur, je le crains, à moins d'être reçue par une bordée d'injures ou une condamnation prononcée à l'unanimité. À vrai dire, cela m'est arrivé, et je ne sache pas que mon censeur d'aujourd'hui ait alors crié son admiration.

Quand il me plaint de recevoir le pavé de l'ours, serions-nous donc dans la frivolité? Non, car cette attitude même est significative. En réalité, votre collaborateur ne peut s'empêcher de penser qu'il n'y a pas de frontière précise entre l'homme de droite et le critique du marxisme dogmatique. Selon lui, ils se

à droite, on pourra au moins montrer par l'examen de mon style ou l'étude de mon livre que mon attitude est irréaliste, antihistorique et inefficace. On appliquera ensuite la méthode d'autorité, qui me paraît faire fureur chez les écrivains de la liberté, pour montrer que, selon Hegel et Marx, cette attitude sert *objectivement* la réaction. Simplement, comme le livre et son auteur s'opposent en même temps à cette démonstration, votre collaborateur a courageusement refait mon livre et ma biographie. Accessoirement, comme il est bien difficile de trouver, aujourd'hui, dans mon attitude publique, des arguments en faveur de sa thèse, il s'est replié, pour avoir raison un jour, sur un avenir qu'il m'a fabriqué de toutes pièces et qui me ferme la bouche. Essayons de suivre dans le détail cette intéressante méthode.

D'abord le style. Votre article y voit, trop généreusement, une « réussite à peu près parfaite », mais aussitôt le déplore. *Esprit* se chagrinerait déjà de ce style et suggérerait avec moins de précautions que *L'Homme révolté* avait pu séduire les esprits de droite par le « bonheur » de ses cadences. Je relèverai à peine ce qu'il y a de désobligeant pour les écrivains du progrès à laisser entendre que le beau style est de droite et que les hommes de gauche se doivent, par vertu révolutionnaire, d'écrire le baragouin et le jargon. Je préfère noter d'abord que je ne suis nullement de l'avis de votre collaborateur. Je ne suis pas sûr quant à moi que *L'Homme révolté* soit bien écrit, mais je voudrais qu'il le fût. J'irai même jusqu'à dire que, s'il est vrai que mes pensées sont inconsistantes, autant les bien écrire pour limiter les dégâts. Supposez en effet qu'on ait à lire des pensées confuses en style consternant, voyez l'exil! [...]

La vérité qu'il faut récrire et réaffirmer en face de votre article est que mon livre ne nie pas l'histoire (négarion qui serait dénuée de sens) mais critique seulement l'attitude qui

**D'abord le style.
Votre article y voit, trop
généreusement, une « réussite
à peu près parfaite », mais
aussitôt le déplore.**

touchent au moins par quelque côté, où une sinistre confusion s'opère alors. Qui n'est pas marxiste, franchement ou honteusement, s'achemine ou s'endurcit à droite, voilà le premier présupposé, conscient ou non, de la méthode intellectuelle qui fait le sujet de cette lettre. Un tel axiome ne peut s'accommoder de la position nette que *L'Homme révolté* prend à l'égard du marxisme et c'est là d'abord ce que votre collaborateur vise dans mon livre. Il fallait donc dévaloriser cette position en montrant que, confirmant l'axiome, elle mène aux enfers réactionnaires, si même elle n'en provient pas. Comme il est malaisé, et plus particulièrement aux rédacteurs des *Temps modernes*, de le dire en face de moi, on commence déjà par s'inquiéter de mes fréquentations, même involontaires.

Si cette interprétation est correcte, elle permet de comprendre une grande part de votre article. Ne pouvant en effet me classer encore



visé à faire de l'histoire un absolu. Ce n'est pas l'histoire qui est donc rejetée mais une vue de l'esprit quant à l'histoire; non pas la réalité, mais par exemple votre critique, et sa thèse. Ce dernier reconnaît d'ailleurs que certains de mes textes vont contre cette thèse. Mais il se demande seulement par quel sortilège ces textes ne changent rien à sa conviction. C'est un miracle en effet. Et on jugera de son étendue en sachant que ce n'est pas seulement deux ou trois textes qui vont contre cette inébranlable conviction mais le livre entier, sa démarche, ses analyses et même, j'en demande pardon à Hegel dont on me récite doctoralement trois pages sur les inconvénients du cœur, sa passion profonde. Un critique sagace et loyal, dans tous les cas, au lieu de s'essayer à ridiculiser une thèse imaginaire, se fût confronté à ma vraie thèse : celle qui veut que le service de l'histoire pour elle-même aboutisse à un nihilisme. Il eût alors essayé de démontrer que l'histoire peut fournir à elle seule des valeurs qui ne sont pas celles de la seule force, ou encore tenté de prouver qu'on peut se conduire dans l'histoire sans faire appel à aucune valeur. Je ne crois pas ces démonstrations faciles. Mais je me garderais de les croire impossibles à des esprits mieux armés que le mien. De les tenter au moins nous eût fait tous ensemble progresser et, à vrai dire, je n'en attendais pas moins de vous. J'ai eu tort. Votre collaborateur a préféré supprimer l'histoire dans mon raisonnement pour mieux pouvoir m'accuser de la supprimer dans sa réalité. L'opération n'étant pas aisée, il lui a bien fallu utiliser une méthode de torsion qui est incompatible avec l'idée que je me fais d'un labeur qualifié. Je me résumerai en vous donnant un exemple définitif de cette méthode. Votre critique me fait écrire en effet que l'existentialisme (comme le stalinisme) est prisonnier de l'histoire. Il triomphe alors à peu de frais en m'assenant

ce lieu commun que nous sommes tous, et moi-même, prisonniers de l'histoire, et qu'il ne me revient pas de prendre des airs émanicipés. Sans doute, et ce sont là des choses que, peut-être, je sais mieux que lui. Mais au fait, qu'avais-je écrit? Que l'existentialisme était « pour le moment soumis lui aussi à l'historisme et ses contradictions ». Votre article, ici comme dans tout l'ouvrage, remplace historisme par histoire, ce qui, en effet, suffit à transformer le livre en son contraire et son auteur en idéaliste impénitent. Je vous laisse seulement à juger du sérieux ou de la dignité d'une pareille méthode.

Après cela, il importe peu que votre critique examine de façon résolument futile, ou plaisante, ou dédaigneuse, certaines démonstrations secondaires, ni qu'il pousse l'inconscience jusqu'à reprendre mes thèses pour les opposer à la thèse imaginaire qu'il a entrepris de combattre. Son travail est accompli, je suis jugé, et mon juge l'est aussi. Il peut décider que j'enseigne à me détacher de l'histoire, à ne rien entreprendre et à renoncer à

Votre article, ici comme dans tout l'ouvrage, remplace historisme par histoire, ce qui, en effet, suffit à transformer le livre en son contraire...

toute efficacité. Me jetant alors à la face Indochinois, Algériens, Malgaches et mineurs de fond pêle-mêle, il peut conclure que cette position, que je n'ai jamais tenue, est intenable. Il lui suffira en effet, pour détruire le dernier obstacle à une si équitable démonstration, de refaire ma biographie au mieux des intérêts de sa thèse, d'expliquer par exemple que j'ai longtemps vécu dans l'euphorie un peu obnubilée des plages méditerranéennes, que la résistance (qu'il faut bien justifier dans mon cas) m'a révélé



DÉBATS AUTOUR DE « L'HOMME RÉVOLTÉ »

l'histoire dans les seules conditions qui pouvaient me permettre de l'avalier, à petites doses et purifiée, que les circonstances ont changé, l'histoire devenant trop brutale pour mon organisation exquise, et qu'aussitôt j'ai employé les habiletés formelles dont je dispose à préparer mon repli et justifier un avenir de retraité, ami des arts et des bêtes. Je pardonne de grand cœur à ces innocentes sottises. Votre collaborateur n'est pas forcé de savoir que ces problèmes coloniaux dont il nous laisse croire qu'ils l'empêchent de dormir m'ont empêché, il y a déjà vingt ans, de céder au total abrutissement du soleil. Ces Algériens dont il fait son pain quotidien ont été jusqu'à la guerre mes camarades dans un combat plutôt inconfortable. Il n'est pas non plus forcé de comprendre que la résistance (où je n'ai joué qu'un rôle secondaire) ne m'a jamais paru une forme heureuse ni facile de

l'histoire, pas plus qu'à aucun de ceux qui en ont, eux, vraiment souffert, qui y ont tué ou qui y sont morts. Peut-être cependant faudrait-il vous dire que, s'il n'est pas vrai que je me prépare une saine retraite consacrée aux loisirs de l'art, il est bien vrai qu'une pareille attitude et celle de quelques autres auraient de quoi m'y pousser. Mais je le dirais tout droit dans ce cas et n'irais pas jusqu'à écrire quatre cents pages pour m'en justifier. Cette méthode directe aurait seule mon estime que, pour finir, je ne puis accorder, vous l'avez déjà compris, à votre article. Je n'y ai lu en effet ni générosité ni loyauté à mon égard, mais seulement le refus de toute discussion approfondie et la volonté vaine de trahir une position qu'on ne pouvait traduire sans se mettre aussitôt dans le cas d'en débattre vraiment.

Les Temps modernes, août 1952 ©Gallimard

Réponse à Albert Camus

Par Jean-Paul Sartre

JEAN-PAUL SARTRE
(1905-1980)
Philosophe, écrivain, auteur dramatique, il a profondément marqué de son influence la vie intellectuelle de l'après-guerre. Il a refusé le prix Nobel de littérature en 1964.



Mon cher Camus,

Notre amitié n'était pas facile mais je la regretterai. Si vous la rompez aujourd'hui, c'est sans doute qu'elle devait se rompre. Beaucoup de choses nous rapprochaient, peu nous séparaient. Mais ce peu était encore trop : l'amitié, elle aussi, tend à devenir totalitaire ; il faut l'accord en tout ou la brouille et les sans-parti eux-mêmes se comportent en militants de partis imaginaires. Je n'y redirai pas : c'est dans l'ordre. Mais, précisément pour cela, j'eusse préféré que notre différend actuel portât sur le fond et que ne s'y mêlât pas je ne sais quel relent de vanité

blescée. Qui l'eût dit, qui l'eût cru que tout s'achèverait entre nous par une querelle d'auteur où vous joueriez les Trissotin et moi les Vadius ? Je ne voulais pas répondre : qui convaincrais-je ? Vos ennemis à coup sûr, peut-être mes amis. Et vous, qui pensez-vous convaincre ? Vos amis et mes ennemis. À nos ennemis communs, qui sont légion, nous prêterons l'un et l'autre à rire : voilà ce qui est certain. Malheureusement vous m'avez mis si délibérément en cause et sur un ton si déplaisant que je ne puis garder le silence sans perdre la face. Je répondrai donc : sans aucune colère mais, pour la première fois depuis que je vous connais, sans ménagements. Un mélange de suffisance sombre et de vulnéra-



bilité a toujours découragé de vous dire des vérités entières. Le résultat c'est que vous êtes devenu la proie d'une morne démesure qui masque vos difficultés intérieures et que vous nommez, je crois, mesure méditerranéenne. Tôt ou tard, quelqu'un vous l'eût dit : autant que ce soit moi. Mais n'ayez crainte, je ne tenterai pas votre portrait, je ne veux pas encourir le reproche que vous faites gratuitement à Jeanson : je parlerai de votre lettre et d'elle seule, avec quelques références à vos ouvrages si c'est nécessaire.

Elle suffit amplement à montrer – s'il faut parler de vous comme l'anticommuniste parle de l'URSS : hélas, comme *vous* en parlez – que vous avez fait votre Thermidor. Où est Meursault, Camus ? Où est Sisyphe ? Où sont aujourd'hui ces trotskistes du cœur, qui prêchaient la Révolution permanente ? Assassinnés, sans doute, ou en exil. Une dictature violente et cérémonieuse s'est installée en vous, qui s'appuie sur une bureaucratie abstraite et prétend faire régner la loi morale. Vous avez écrit que mon collaborateur « voudrait qu'on se révoltât contre toute chose sauf contre le parti et l'État communistes » mais j'ai peur à mon tour que vous ne vous révoltiez plus facilement contre l'État communiste que contre vous-même. Il semble que le souci de votre lettre soit de vous mettre *au plus vite* en dehors du débat. Vous nous avertissez dès les premières lignes : ce n'est pas votre intention de discuter les critiques qu'on vous adresse ni d'argumenter d'égal à égal avec votre contradicteur. Votre propos est d'*enseigner*. Dans le souci louable et didactique d'édifier les lecteurs des *Temps Modernes*, vous prenez l'article de Jeanson, où vous voyez un symptôme du mal qui ronge nos sociétés, et vous en faites le sujet d'une leçon magistrale de pathologie. Je crois voir le tableau de Rembrandt : vous en médecin, Jeanson en mort ; du doigt, vous désignez ses plaies au public

étonné. Car il vous est tout à fait indifférent, n'est-ce pas, que l'article incriminé traite ou non de votre livre : celui-ci n'est pas en question, un Dieu garantit sa valeur ; il servira seulement de pierre de touche pour révéler la mauvaise foi du coupable. En nous faisant l'honneur d'entrer dans ce numéro des *Temps Modernes*, vous y amenez avec vous un piédestal portatif. Il est vrai que vous changez de méthode en cours de route et que vous abandonnez votre démonstration professorale et votre « sérénité crispée » pour vous en prendre à moi avec véhémence. Mais vous avez eu soin de dire que vous ne défendiez pas votre

Mais dites-moi, Camus, par quel mystère ne peut-on discuter vos œuvres sans ôter ses raisons de vivre à l'humanité ?

cause : à quoi bon ? Seulement les critiques de Jeanson – si tendancieuses qu'elles ne sauraient vous atteindre – risquent de nuire à des principes intangibles et à des personnalités vénérables : ce sont ces personnes et ces principes que vous défendez : « *Ce n'est pas à moi... qu'il n'a pas fait justice mais à nos raisons de vivre et de lutter et au légitime espoir que nous avons de dépasser nos contradictions. Dès lors le silence n'était plus possible.* »

Mais dites-moi, Camus, par quel mystère ne peut-on discuter vos œuvres sans ôter ses raisons de vivre à l'humanité ? Par quel miracle les objections que l'on vous fait se changent-elles sur l'heure en sacrilèges ? Je n'ai pas vu que M. Mauriac, quand on fit à *Passage du Malin* le succès que vous savez, ait écrit dans *Le Figaro* que la critique avait mis la foi catholique en péril. C'est que vous êtes mandaté : vous parlez, dites-vous, « *au nom de cette misère qui suscite des milliers d'avocats et jamais un seul frère* ». Pour le coup, nous rendons les



DÉBATS AUTOUR DE « L'HOMME RÉVOLTE »

armes : s'il est vrai que la misère soit venue vous trouver et qu'elle vous ait dit : « *Va et parle en mon nom* », il ne reste qu'à se taire et qu'à écouter sa voix. Seulement je vous avoue que je saisis mal votre pensée : vous qui parlez en son nom, êtes-vous son avocat, son frère, son frère avocat ? Et si vous êtes le frère des misérables, comment donc l'êtes-vous devenu ? Puisque ce ne peut être par le sang, il faut que ce soit par le cœur. Mais non : car vous *choisissez* vos misérables et je ne pense pas que vous soyez le frère du chômeur communiste de Bologne ou du journalier misérable qui lutte en Indochine contre Bao-Daï et contre les colons. Par la condition ? Il se peut que vous ayez été pauvre mais vous ne l'êtes plus ; vous êtes un bourgeois, comme Jeanson et

Vous êtes devenu terroriste et violent quand l'histoire – que vous rejetiez – vous a rejeté à son tour.

comme moi. Par le dévouement, alors ? Mais s'il est intermittent, comme nous voilà proches de Mme Boucicaut et de l'aumône et s'il faut, pour oser se dire le frère des misérables, leur consacrer tous les instants de sa vie, alors vous n'êtes pas leur frère : quelle que soit votre sollicitude, elle n'est pas votre unique mobile et vous ressemblez d'assez loin à saint Vincent de Paul ou à une « sœur » des pauvres. Leur frère ? Non. Vous êtes un avocat qui dit « *Ce sont mes frères* », parce que

c'est le mot qui a le plus de chance de faire pleurer le jury. J'ai trop entendu, voyez-vous, de discours paternalistes : souffrez que je me méfie de ce fraternalisme-là. Et la misère ne vous a chargé d'aucune commission. Entendez-moi : je ne songe point à vous dénier le droit de parler d'elle. Mais, si vous le faites, que ce soit, comme nous, à vos propres risques et en acceptant d'avance la possibilité d'être désavoué. [...]

La Terreur est une violence abstraite. Vous êtes devenu terroriste et violent quand l'histoire – que vous rejetiez – vous a rejeté à son tour : c'est que vous n'étiez plus qu'une abstraction de révolté. Votre méfiance des hommes vous a fait présumer que tout accusé était *avant tout* un coupable : de là vos méthodes policières avec Jeanson. Votre morale s'est d'abord changée en moralisme, aujourd'hui elle n'est plus que littérature, demain elle sera peut-être immoralité. Ce qu'il adviendra de nous je ne sais : peut-être nous retrouverons-nous dans le même camp, peut-être pas. Les temps sont durs et mêlés. De toute façon il était bon que je puisse vous dire ce que je pensais. La Revue vous est ouverte si vous voulez me répondre, mais moi, je ne vous répondrai plus. J'ai dit ce que vous avez été pour moi et ce que vous êtes à présent. Mais quoi que vous puissiez dire ou faire en retour je me refuse à vous combattre. J'espère que notre silence fera oublier cette polémique.

Les Temps modernes, août 1952.

Situations IV © Gallimard

Conférence de presse donnée par Camus au lendemain de son arrivée à Stockholm, le 9 décembre 1952 pour y recevoir le prix Nobel de littérature.

